

RAPPORT

SUR LES

MISSIONS

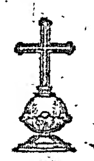
DU

DIOCÈSE DE QUÉBEC,

ET AUTRES QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE.

MARS, 1853. No 10.

AVEC L'APPROBATION DES SUPERIEURS.



QUEBEC:
DES PRESSES A VAPEUR D'AUGUSTIN CÔTÉ ET Cie.
Près l'Archevêché.
1853.

Lettre de M. Richer Laflèche, Missionnaire, à un de ses amis.

Saint-François de la Prairie du Cheval-Blanc,
le 4 septembre 1851.

MON CHER AMI,

J'ai éprouvé un bien sensible plaisir en recevant votre lettre du 15 avril, à mon retour de la prairie. Les canots de la Chine étant arrivés plus tard qu'à l'ordinaire, j'avais été obligé de me mettre en route avec mes chasseurs, avant la réception des lettres du Canada. Les bonnes nouvelles que vous me donnez de mon cher pays ont réjoui mon cœur; il faut espérer que le temps des épreuves est passé, et que l'époque de prospérité qui commence pourra se prolonger. Pour moi, je n'ai point d'aussi heureuses nouvelles à vous annoncer; je ne puis point vous dire que le temps de l'épreuve est passé pour la colonie de la Rivière-Rouge; suivant toutes les apparences, il ne fait que commencer. Vous savez déjà combien la crue extraordinaire des eaux a causé de dommages, l'année dernière : elle n'a été cependant que le prélude à une double inondation, pendant cette saison; la première, causée par la fonte des neiges, n'a fait que retarder les semences; mais la seconde, qui est venue à la suite de pluies torrentielles, tombées presque sans interruption pendant les mois de juillet et d'août, a causé beaucoup plus de sinistres. De mémoire d'homme, on n'avait jamais rien vu de semblable; les rivières se sont débordées de nouveau, et ont détruit entièrement la moisson dans plusieurs endroits, et surtout dans ma paroisse; l'abondance des eaux sur la terre a causé un tort considérable aux patates et aux pois. Ce qui a échappé à ce fléau, le blé surtout, a une apparence magnifique, et est maintenant hors de danger. Grâces en soient ren-

dues au Dieu des miséricordes, parceque la famine nous menaçait de toutes ses horreurs pour l'hiver prochain.

« Mais la prairie,» me direz-vous, « ce dépôt inépuisable de viande ? » Eh bien ! c'est surtout pour les chasses qui s'y font que le moment de crise est arrivé. J'ai déjà eu occasion de vous en parler, mais à présent que j'ai vu par moi-même ce qui en est, je puis vous donner encore bien des détails qui ne seront pas dépourvus d'intérêt.

Examinons d'abord la position et l'étendue de ces prairies où les Métis vont tous les étés, en caravanes nombreuses, chercher des provisions. A cette fin, prenez une carte de l'Amérique du Nord, et remarquez l'espace compris entre la Rivière Assiniboine au N., la Rivière-Rouge à l'E. ; la Rivière aux Chayennes et le Côteau des Prairies au S. ; à l'ouest par une ligne tirée de la source à l'embouchure de la rivière à la Souris (*Mouse River*) ; et vous aurez sous les yeux une contrée où les bisons rôdent par milliers pendant toute l'année. Dans cette immense étendue de pays, on ne rencontre que quelques touffes de bois, le long des rivières. Sans l'avoir visitée, on peut difficilement se faire une idée exacte de l'aspect que présente cette plaine sans bornes. Elle est parsemée de quelques petits lacs salés, qui ne semblent placés là que pour irriter la soif du chasseur altéré, dans la saison des grandes sécheresses. Le sol, qui en toute probabilité ne souffrira jamais les déchirements de la charrue, présente une suite continuelle d'élévations et d'enfoncements, peu considérables à la vérité ; il est généralement sablonneux ; et cette terre, fût-elle d'ailleurs habitable, ne produirait que de bien maigres moissons. On trouve en quelques places, surtout sur les bords de la rivière à la Souris, quelques traces de mines de fer. En somme

c'est un véritable désert, où règneront bientôt le silence et la solitude, si la diminution progressive des troupeaux de bisons continue. On marche des mois entiers sans s'apercevoir qu'on change de place, tant l'aspect de ces lieux offre de monotonie. Quoique plusieurs milliers de sauvages parcourent le pays en tout sens, on ne se douterait pas même qu'il y eut un être humain, si on ne le savait d'ailleurs.

Quelques rivières seulement, qui avec le temps ont creusé leur lit à une profondeur de 3 à 400 pieds, offrent des vues assez pittoresques. Du haut de leurs berges élevées, on aime à contempler le petit filet qui serpente agréablement entre deux rangées d'arbres. L'on s'étonne que ce petit courant ait pu produire un aussi énorme déplacement de terre; car entre les deux berges de ces rivières s'étend ordinairement une vallée de deux à trois milles de large, tandis que le courant n'a que 15 à 20 pieds.

Le N. O. et l'O. de ce territoire sont visités par les Assiniboines et les Sauteux; le S. E. par les Sioux, plus nombreux que les premiers pris ensemble, et leurs mortels ennemis. Les Assiniboines, comme leur nom et leur langue l'indiquent clairement sont de la même famille que les Sioux. Les Sauteux donnent aux Sioux le nom de *Pwanak*, et aux Assiboines celui de *Assini-Pwanak* ou Sioux des roches. Nonobstant les liens de parenté et de langage, car ils s'entendent très-bien entr'eux, ils ne s'en font pas moins depuis longtemps une guerre à mort. Pour suppléer au défaut du nombre, les Assiniboines ont fait alliance avec les Sauteux. Les sauvages des Prairies sont en général de la pire espèce; cependant les Sauteux et les Assiniboines respectent la vie des blancs et se contentent de les voler, chaque fois qu'ils peuvent le faire sans s'ex-

poser à un trop grand danger. Les derniers surtout passent pour les plus rusés voleurs. Mais les Sioux sont sans contredit les plus méchants de ces peuples; s'ils sont moins voleurs, c'est qu'ils tournent toute leur habileté au meurtre. Le meurtre, voilà l'objet de leurs désirs les plus ardents, et le but de toutes leurs démarches; pour y parvenir, ils ne craignent ni la fatigue, ni le jeûne. Ils tuent indifféremment blancs ou sauvages; il n'y a que leur lâcheté qui les arrête.

Quelques Métis, surpris à l'écart, avaient été de temps en temps massacrés par les Sioux, mais la paix n'avait pas été ouvertement rompue entre eux. Jusqu'à l'année présente, les Métis ont toujours parcouru en maîtres ce territoire, qu'ils regardent comme leur patrie, parce que beaucoup d'eux y ont reçu le jour et y ont passé une grande partie de leur jeunesse. Avant qu'ils se fussent fixés à la Rivière-Rouge, aucune nation sauvage n'avait ôsé occuper ce désert, qui formait un mur de séparation entre les tribus belligérantes. Aussi les bisons y paissaient en paix, par troupes innombrables, et en étaient les seuls propriétaires. Ils n'étaient troublés que par le passage des partis de guerre, qui allaient à la recherche de chevelures. Voilà ce qui explique pourquoi ces animaux y étaient si nombreux à l'arrivée des Métis.

En vous parlant de *partis* de *guerre*, je dois vous rappeler qu'heureusement l'art militaire chez nos sauvages est encore bien loin de sa perfection. Quand il s'agit de se mettre en campagne, il n'est point nécessaire de faire les grands préparatifs qui ruinent une nation; chaque soldat prend son *pakamagan* ou casse-tête, son arc et son fusil; et il part à la suite de son chef, qui n'a de chef que le nom. Les provisions se présentent sur la route; une corne pendante à l'épaule de chaque soldat

lui sert de caisson. Le nombre des guerriers dans ces partis varie beaucoup; 60 à 80 hommes forment le contingent ordinaire; 300 ou 400 constituent un gros parti. Parmi eux, il ne faut pas parler d'aller à la rencontre de son ennemi, mais bien à sa surprise, car ils sont si lâches qu'ils ne voudraient pas attaquer ouvertement un ennemi, qui n'aurait que la cinquième ou la sixième partie de leurs forces. En conséquence, la marche se fait toujours avec les plus grandes précautions; et s'il arrive qu'ils soient découverts, le seul parti qu'ils jugent convenable est la fuite. En voici un exemple. Un jour les Métis, arrivaient à la Maison du Chien, butte qui porte quelques cérisiers et poiriers sauvages. (a). Deux cents guerriers Sioux y étaient en embuscade; se croyant bien cachés, ils attendaient leur proie dans le plus profond silence. Par bonheur, nos Métis, ne se doutant de rien, prennent à peine le temps de dételer leurs chevaux; et les voilà, hommes, femmes et enfants, tous pêle-mêle et sans armes, qui se précipitent à la course vers le bois, luttant à qui arrivera le premier. « Pour le coup, nous sommes découverts, » se disent les Sioux, « les voici qui se jettent sur nous. » Et sans remarquer que le plus grand nombre sont des enfants et des femmes, et que les hommes sont sans armes, poussés par la terreur, ils fuient avec tant de précipitation qu'ils abandonnent leur léger bagage, au milieu duquel est un magnifique bonnet de cérémonie, tout garni de plumes. De cette course, ils vont jusqu'au fort du Missouri, où ils racontent, encore tout épouvantés, le danger auquel ils viennent d'échapper et la chasse que les Métis leur ont donnée. Ceux-ci, au contraire, en arrivant derrière la butte furent bien surpris

(a) Amelanchier Canadensis, ou Pyrus Aronia.

de *trouver le bonnet d'ordonnance, et comprirent* avec frayeur le péril auquel leur imprudence venait de les exposer.

Quand un parti est parvenu à découvrir un camp ennemi, il s'arrête aussitôt, et se cache soigneusement en attendant que la nuit vienne lui prêter son secours. Lorsque d'épaisses ténèbres se sont répandues sur la terre, et qu'un profond silence règne dans toutes les loges, les guerriers se préparent avec précaution à l'attaque. Le chef les encourage et les engage particulièrement à ne point trop s'exposer au danger ; l'on se fait ensuite des recommandations, l'on confie des adieux pour les amis et les parents, l'on pleure d'avance ceux qui resteront sur le champ de bataille. Après toutes ces cérémonies, les braves se trainent à pas de loups vers les loges ; tantôt ils s'arrêtent ; ils écoutent et n'entendent que le battement de leur cœur, agité par la crainte et par l'espérance ; tantôt protégés par les ronflements de quelque vigoureux dormeur, ils s'avancent avec moins d'inquiétude. Ils sont à deux pas de leurs ennemis ; le premier rayon de l'aurore s'introduit à l'orient, c'est le signal de l'attaque. Dans ce moment solennel, tous se lèvent ensemble ; ils font une décharge de mousqueterie, l'accompagnant de hurlements épouvantables ; une seconde et une troisième succèdent avant que les malheureux attaqués aient le temps de se reconnaître. S'ils ne font point de résistance, et surtout s'ils cherchent à fuir, les assaillants se précipitent sur eux, le *pakamagan* en main ; ils assomment sans pitié ceux que le fusil a épargnés, ou seulement blessés, et les dépècent aussitôt. Les plus courageux mangent le cœur et boivent le sang encore chaud de l'ennemi ; les chevelures, les pieds et les mains sont enfilés sur

des baguettes et portés en triomphe. A peine le massacre a-t-il cessé, que la bande s'imagine avoir à sa poursuite les vengeurs des morts; ils s'enfuient à la débandade, chacun prenant le chemin qu'il croit le plus sûr. Vous ne sauriez vous figurer la joie excessive, que cause la vue de ces sanglantes dépouilles étalées au milieu du camp; il faut en avoir été le témoin pour la comprendre. Le chant de guerre s'entonne aussitôt, les danses commencent et se renouvellent jusqu'au changement de saison.

Telles sont, en général, les expéditions guerrières des sauvages. Ils regardent le printemps et l'automne comme les saisons les plus favorables à ces sortes d'exploits. Ces scènes de barbarie qui semblent ne devoir plus se trouver que dans les livres, et dont le récit seul fait frémir, sont loin d'être rares ici. En voilà plus de six qui se renouvellent autour de nous, en moins d'un an; et sans une protection toute spéciale de Dieu, votre ami devenait inévitablement victime de la dernière.

Quoique ma lettre soit déjà longue, vous ne serez pas fâché que j'y ajoute quelques détails sur ces affaires.

L'année dernière, je pris la route de la prairie pour la première fois. Le point de réunion est toujours sur les bords de la rivière Pembina; on s'y rend de toutes parts, afin d'organiser le camp et de prendre ensuite le *large*, tous ensemble. Il y a ordinairement deux camps, le camp de la Fourche et Pembina, et celui du Cheval-Blanc qui est beaucoup moins nombreux. L'organisation se fait dans une assemblée générale, et consiste dans la nomination d'un chef chargé de la direction du camp, de quelques guides pour conduire la marche, et d'un certain nombre de capitaines, qui

prennent, chacun 10 hommes, et doivent faire observer les règlements du camp, y maintenir l'ordre, et monter la garde pendant la nuit, lorsque la caravane se trouve dans le voisinage des Sioux. Dans chaque camp se trouvent toujours un certain nombre de Sauteux, qui sont bien incommodes lorsque des Sioux se hasardent à s'y présenter. La caravane du Cheval-Blanc renfermait, l'année dernière, 120 cavaliers et 340 charettes. Comme les bisons étaient bien rares, l'on fut obligé d'entrer dans le côteau des Prairies. C'est la partie la plus dangéreuse, à cause de la facilité qu'ont les partis de guerre de s'y cacher, et de fondre à l'improviste sur la caravane, sans cesse arrêtée et embarrassée dans sa marche par de nombreuses ravines. Nous eûmes là la visite de deux Sioux, qui arrivèrent au milieu de notre camp, avant d'être reconnus, tant leur accoutrement ressemble à celui des Sauteux. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que nous réussîmes à leur sauver la vie, en les couvrant de nos corps contre les fusils des Sauteux ; nous fûmes forcés de les reconduire jusqu'à deux lieues de distance pour les protéger. Après leur avoir fait quelques *présents, nous leur recommandâmes de ne plus mettre* les pieds dans les camps des Métis, en leur faisant remarquer que quoique nous n'eussions aucune mauvaise intention contre eux, nous ne pouvions cependant répondre de leur vie, puisqu'il avait fallu prendre le fusil pour les défendre contre les Sauteux.

Quelque temps après, nos Sauteux au nombre de plus de cent, se décidèrent à aller au Fort des Prairies, en paix, ou plutôt en quête, car le but de ces paix n'est autre que d'avoir des présents. Le chef vint donc, en grande cérémonie, me prier de leur donner une lettre d'introduction adressée au bourgeois. J'y consentis

avec répugnance, et après lui avoir fait les plus vives recommandations de bien veiller sur ses jeunes gens, dont quelques-uns m'étaient fort suspects. Le 4 août, ils partent pour le fort, en vue duquel ils arrivent le lendemain matin. Ils ont été aperçus, et tandis qu'à l'abri d'une butte, ils s'occupent à faire leur grande toilette, sept Sioux s'avancent pour les reconnaître. Arrivés sur la butte, ces derniers se trouvent nez à nez avec les Sauteux, qui ayant terminé la difficile opération de s'embellir ont recommencé leur marche. Fuir est bien ce qui plairait davantage aux Sioux, tout surpris de se voir environnés d'un si grand nombre d'ennemis; mais la fuite est impossible; ils s'avancent donc courageusement et présentent la main, sans rien dire. " Pwanak! Pwanak, paskisutak," (les Sioux! les Sioux! tuons-les), s'écrient quelques Sauteux. Le chef parvient à empêcher l'explosion de haine que ces paroles sont sur le point de produire. On prend le chemin du Fort avec les nouveaux venus; questions sur questions leur sont adressées, mais ils ne donnent point de réponse. L'un d'eux enfin se risque à ouvrir la bouche; au premier mot il est reconnu, et dans un instant plus de cent coups de fusil sont dirigés sur les sept malheureux. Cinq sont renversés sur le champ, et deux ont la force de parcourir quelques arpents avant de tomber. Les braves Sauteux, tout épouvantés de leur courage, avaient cependant eu la précaution de fuir en faisant feu. En voyant leurs ennemis abattus, ils reprennent cœur, et le couteau en main ils se jettent sur leurs victimes. Un de ces malheureux, encore tout plein de vie, pousse des hurlements épouvantables pendant qu'on le taille en morçeaux. La boucherie finie, nos preux, qui croient déjà voir des vengeurs à leurs trousses, s'enfuient à toutes jambes, empor-

tant soigneusement les dépouilles sanglantes qu'ils viennent d'enlever.

Quelle horreur de voir arriver au camp ces forcenés, ivres du double bonheur d'avoir massacré leurs ennemis, et d'avoir eux-mêmes échappé au danger ! Les émotions qu'on éprouve dans de pareilles circonstances se sentent mieux qu'elles ne s'expriment. Si vous pouviez être témoin des transports de joie, avec lesquels ils portent en triomphe ces membres dépécés et encore dégouttants de sang; si vous pouviez observer la frénésie avec laquelle ils baisent ces chevelures, vous auriez quelque idée de la passion de la vengeance qui domine le cœur de nos sauvages Sauteux.

Toutefois les Sioux, qu'on serait porté à plaindre en les voyant ainsi inhumainement massacrés, ne valent pas mieux que leurs ennemis. Un des deux coquins à qui nous avions sauvé la vie avec tant de peine, s'en était allé directement former un parti de guerre pour attaquer l'autre camp; et de deux cavaliers Métis qui s'en étaient éloignés sans précautions, le premier tomba percé de balles et de flèches, et le second blessé aux genoux ne dût son salut qu'à la lacheté des ennemis, qui prirent la fuite précipitamment, abandonnant couvertes, capots, etc., etc., tant ils craignaient d'être poursuivis. Voilà pour l'été dernier ; voyons maintenant pour celui-ci.

D'après ce que l'on rapporte, les Sioux auraient demandé main-forte à leur agent américain, pour repousser les Métis, et celui-ci leur aurait répondu : " Si les terres où les Métis chassent vous appartiennent, défendez-les. " Toujours est-il que ces coquins se sont mis en frais de nous rosser pendant l'été. Dans ce dessein, ils se sont envoyé le tabac de tous côtés pendant l'hiver, afin de réunir le plus de monde qu'ils

pourraient, au temps de la chasse, et faire leur coup plus sûrement. Ce qu'il y avait de plus malencontreux, c'est que, ne recevant point leurs gazettes, nous ne savions rien de ces préparatifs menaçants. Au temps ordinaire, c'est-à-dire, le 15 juin, nous prîmes la route de la prairie ; nous y allions bien avec la simplicité de la colombe, mais nous n'avions peut-être pas la prudence du serpent. Pourtant si les évènements de l'automne dernier et ceux de ce printemps, où ils ont attaqué une loge et tué trois personnes, n'avaient pas le bon effet de nous faire soupçonner le sort qu'on nous préparait, du moins avaient-ils celui de nous faire tenir sur nos gardes. Après quatre jours de marche dans la prairie, nous rejoignîmes le camp de la Fourche et Pembina, et deux jours après, nous rencontrâmes une grande quantité de bisons ; nous pûmes ainsi, grâces à la divine providence, subvenir aux besoins les plus pressants d'un camp si nombreux, qui se trouvait en état de jeûne. Il fallut en ce lieu se séparer en deux camps, comme à l'ordinaire, car en restant ainsi réunis, nous n'aurions pu obtenir des charges entières. Cependant, le grand camp nous déclara qu'il était décidé à tenir la route de la Maison du Chien, que nous avions coutûme de suivre ; ils adoptaient ce plan, non par caprice ou par mauvaise humeur, mais par prudence, " parceque, " nous dirent-ils, " nous avons appris que les Sioux veulent nous attaquer, et il y a trop de danger à aller de leur côté. " Pour moi, j'avais, je l'avoue, bien de la peine à me persuader qu'ils pussent avoir l'audace d'attaquer notre camp, et voilà pourquoi je répondis à celui qui me faisait ces observations : " Nous courons bien moins de danger, dans un camp de 80 à 100 cavaliers, que dans le grand camp. Etant peu nombreux,

chacun a plus tôt tué le nombre d'animaux qui lui convient, et ensuite on se tient mieux sur ses gardes. Dans un grand camp, tout le contraire arrive; l'on y est quelquefois obligé de poursuivre les animaux jusqu'à 2 lieues, et ainsi écartés les uns des autres on se trouve plus exposé; d'ailleurs on se fie sur le grand nombre et la garde se fait avec moins de soin. " Nous nous séparâmes ; mais comme notre parti devait s'avancer du côté des Sioux, et qu'un tel voisinage n'avait rien d'invitant, nous nous trouvâmes réduits au nombre de 67 cavaliers, tandis que l'autre camp en comptait 318. Quoique si faibles, nous espérions faire nos charges assez promptement et sans beaucoup de risques, en ayant le soin de faire toujours bonne garde. D'ailleurs nos amis du grand camp nous promirent de voler à notre secours, s'ils apprenaient que nous étions attaqués par les Sioux.

A peine étions-nous en route que les derniers cavaliers de l'autre camp donnèrent la chasse à un petit parti des Sioux, qu'ils découvrirent dans les environs ; les derniers évènements avaient fait prendre la résolution de ne point les souffrir autour de nous. Nous reçûmes aussitôt avis de cette circonstance, qui ne nous surprit pas beaucoup, car nous étions persuadés que déjà leurs partis nous avaient découverts. Ce fut une raison de plus pour redoubler de vigilance. La marche continua sans autre accident, jusques près du Côteau-des-Prairies ou Grand-Côteau, que nous atteignîmes le samedi soir, 12 juillet. Au moment où nous allons camper, après avoir gravi la première butte, nos éclaireurs nous signalent la découverte d'un grand camp. Qui sont ces gens ? des Sioux ? des Assiniboines ? ou bien nos amis de l'autre parti ? c'est ce que la distance ne nous permet pas encore de dis-

tinguer. Cependant le chef de la caravane donne ordre de redescendre, et d'aller choisir en plaine le campement le plus avantageux pour une défense ; en même temps quelques cavaliers, armés d'une longue-vue, s'avançent pour reconnaître nos voisins ; il était aisé d'accomplir cette mission sans être vu, en usant d'un peu de prudence. Mais la prudence est une vertu qui ne s'accorde guères avec les allures de nos Métis. Ils s'en vont tout simplement se grouper sur une butte, où ils ne peuvent manquer d'être aperçus. De là, à l'aide de leur longue-vue, ils reconnaissent les Sioux, et remarquent qu'ils sont très-nombreux.

Malgré toutes les recommandations faites de ne point trop s'avancer, et de revenir dès que l'objet de leur mission serait atteint ; eh bien ! plusieurs poussent la bêtise jusqu'à vouloir s'assurer, de leurs propres yeux, que la longue-vue ne les trompe point ; ils s'avancent droit vers le camp sioux, avec la plus parfaite indifférence ; au lieu de prendre la fuite quand les Sioux s'avancent à leur rencontre, ils vont au devant de leurs ennemis. Trois de nos étourdis sont faits prisonniers, deux autres parviennent à s'échapper pour venir nous rapporter une si triste nouvelle. Que faire ? Repousser les Sioux au premier abord, comme nous l'avions déjà résolu, n'est plus praticable ; il faut songer au moyen d'obtenir la mise en liberté de nos hommes. Faire prisonniers les premiers de la bande ennemie qui se présenteront paraît le plan le plus raisonnable. Aussi est-ce celui auquel nous nous arrêtons, et qui aurait le mieux réussi. Mais la sauvagerie de quelques-uns des nôtres, auxquels la mort de trois de leurs parents, massacrés depuis peu, avait laissé une plaie saignante encore dans le cœur, nous força d'y renoncer. Ils ne pouvaient se résoudre à

voir de près les meurtriers de leurs enfants, sans faire feu sur eux. Pendant qu'on délibère, trois Sioux se présentent en vue du camp. Une dizaine de nos chasseurs s'en vont à leur rencontre. Après bien des cérémonies, ils s'abordent enfin paisiblement. " Les Français qui sont dans notre camp," disent les visiteurs, " sont bien ; ils boivent et mangent sans crainte. Nous sommes venus nous camper ici, plus loin qu'à l'ordinaire, afin de faire des échanges avec les Métis.". Ils promettent de renvoyer immédiatement les prisonniers, sur les représentations qu'on leur fit touchant les inquiétudes de leurs familles. C'est cependant ce qu'ils se gardèrent bien de faire. Nous leur fîmes force promesses de leur donner le lendemain tabac, poudre et balles ; car ils nous étalaient avec complaisance leur misère. On leur recommanda de venir en petit nombre et de ne point approcher du camp. Ils nous apprirent aussi que leur bande occupait à peu près 600 loges. Enfin cette entrevue se passa paisiblement, et l'on se sépara avec de belles paroles. L'on put dès lors apprécier le danger de notre position. Il n'y avait plus à douter de la perfidie de ces barbares ; se voyant découverts et n'osant attaquer ouvertement notre camp, ils avaient fait ces prisonniers pour y entrer sous le prétexte de traiter de la paix, et nous surprendre avec moins de danger pour eux-mêmes. Aussi aurait-il fallu être plus simples que les sauvages pour s'y laisser prendre ; il fut donc unanimement résolu qu'ils n'entreraient dans le camp qu'au bout du fusil. De suite, nous nous mettons à fortifier notre frêle et mouvant rempart de charettes, et on passe dans les roues des perches que l'on y attache aussi solidement que possible. Sous les charettes sont creusés des trous, pour y mettre les femmes et les enfants à l'abri

des balles ; en dehors de ce cercle, on élève des redoutes en terre pour protéger nos chasseurs, dans le cas où ils se trouveraient trop incommodés par le feu des ennemis. Vous pouvez croire que l'on fit bonne garde pendant toute la nuit.

C'était précisément au moment de la pleine lune, et nous pûmes contempler à loisir le spectacle solennel de l'éclipse, que j'avais eu le soin de prédire à mes gens.

Pendant que mes amis du Canada observent à leur aise cet admirable phénomène de la nature, me disais-je à moi-même, me voici donc, moi, forcé d'envisager pendant cette triste et longue nuit une mort qui, quoique vue à travers un faible nuage d'incertitude, n'en paraît cependant pas moins horrible." Ah ! mon cher ami, je vous avoue que je fis là mon sacrifice ; car je m'attendais à être le lendemain taillé en morceaux par ces barbares. Humainement, c'était la seule conclusion à laquelle je pouvais arriver. Un camp de 600 loges donnait au moins 2,000 guerriers ; et qu'avions-nous à leur opposer ? Environ 80 chasseurs, dont quelques-uns n'avaient pas plus de 12 à 15 ans. Nous avions un rempart, c'est vrai ; mais quel rempart ! Des charettes posées, l'une à côté de l'autre, pouvaient empêcher nos chevaux de s'enfuir ; mais comment pouvaient-elles nous défendre contre une grêle de balles. Il était donc, à peu près certain, qu'il n'y avait aucune chance de salut pour nous ; et sans une protection manifeste de Dieu, la main qui vous trace ces lignes serait maintenant suspendue à une perche, et devenue le jouet des vents, au-dessus d'un tombeau sioux.

Cependant, à la tombée du jour, l'on avait dépêché

deux courriers vers le grand camp, pour faire connaître notre position critique.

Le lendemain, 13 juillet et dimanche, nos éclaireurs aperçoivent les Sioux, qui se mettent en marche ; mais quel nombre ! Ce ne sont pas seulement quelques hommes, comme l'on en était convenu, mais une masse mouvante d'hommes, de femmes et d'enfants. A mi-chemin, ils font une halte. Cependant une trentaine de cavaliers partent de notre camp pour aller à leur rencontre. A peine sont-ils en route qu'on voit arriver un des trois prisonniers. Que vient-il nous annoncer ? La mort, et une mort inévitable. Comme quelques-uns rient de sa frayeur : " Ah ! mes amis, vous n'avez pas besoin de rire ; vous n'avez pas de vie à espérer. Nous avons affaire à un camp de 1,800 loges ; et ils m'ont dit qu'ils voulaient entrer dans notre camp et tout raser." C'était probablement 1,800 guerriers et non 1,800 loges, que les Sioux avaient en ce lieu. Nos cavaliers avaient joint les plus avancés des cavaliers Sioux, et après leur avoir fait quelques petits présents, ils veulent les engager à rebrousser chemin. Impossible de les arrêter. Quelques pas plus loin, nos hommes aperçoivent d'une hauteur la foule qui avance lentement vers eux ; ils comprennent alors que le seul parti à prendre est de retourner aussitôt au camp, où ils arrivent avant les cavaliers Sioux qu'ils avaient rencontrés. Le sort en est jeté ; il faut se battre, et il n'y a pas un moment à perdre. " Courage ! courage, mes amis, " leur répétais-je, en faisant le tour du camp, " vous voyez que nos ennemis sont nombreux ; mais aussi vous savez combien ils sont lâches. Souvenez-vous surtout que Dieu, est de votre côté et que vous avez un père dans le ciel, qui voit combien est injuste l'attaque de ces

gens contre vous; battez-vous courageusement, c'est lui qui vous commande de défendre vos femmes et vos enfants, et de protéger vos vies. Mourons, s'il le faut, mais mourons en braves; tant que nous aurons un souffle de vie dans la poitrine, employons-le pour nous défendre." Qu'en dites-vous, mon ami? n'est-ce pas là joliment faire le général? Et si le défunt Napoléon Bonaparte m'eût entendu, ne m'aurait-il pas, en passant, jeté quelque croix de la Légion d'Honneur. Je fis en même temps, au nom de tout le camp, un vœu de faire un jeûne solennel et de chanter trois grand'messes.

Les Sioux approchaient toujours du camp; on avertit le plus avancé de retourner sur ses pas; on le menace du fusil; mais au lieu de s'en aller, il cherche effrontément un passage, pour lancer son cheval dans le camp. Voyant que les paroles et les menaces ne suffisent pas pour l'èloigner, et que ses gens le rejoignent en grand nombre, force nous est d'en passer aux effets. On fait feu, et il va tomber à quelques pas, percé de balles. Ce malheureux est précisément un des deux Sioux, auxquels nous avions sauvé la vie avec tant de peine, l'année dernière. Il vient de recevoir le juste châtiment de son ingratitude, puisque non content d'avoir fait coup presque au sortir de nos mains, il s'en venait encore à la tête des siens pour nous égorger. Nous n'ignorions pas le sort qui était réservé aux deux autres prisonniers restés en leur pouvoir. Mais à quoi leur aurait servi de laisser les Sioux entrer dans notre camp? Notre mort ne pouvait leur sauver la vie. Ces premiers coups de feu retentirent jusques dans la grosse bande des Sioux; et un Américain, ou Métis Américain, qui avait sous sa garde un des prisonniers, lui demanda pour-

quoi l'on tirait au camp. Celui-ci, quoiqu'il se doutât bien de l'affaire, lui répondit sans se troubler: « C'est une décharge de réjouissance pour annoncer la paix: prenons les devants pour nous trouver avec les premiers." Donnant en même temps de l'éperon, il gagna un peu à droite pour se tirer de la foule; l'autre le suivit, soit qu'il ne comprît pas son intention, soit qu'il voulût favoriser son évasion. Voyant une chance de succès, notre homme se décida à prendre la fuite, quelque périlleuse qu'elle fût, car le chemin jusqu'au camp était parsemé de cavaliers.—Il lance son cheval; l'Américain fait feu, et le manque, à dessein ou par maladresse. Chaque cavalier Sioux qui l'aperçoit se précipite devant lui, pour lui couper le chemin; les balles lui sifflent aux oreilles; déjà il est en vue de notre camp, où on l'a reconnu. Comme l'éclair, ses compagnons se précipitent à sa rencontre; ses ennemis s'enfuient, il est sauvé, et en rejoignant ses amis il blesse, à la fois, le cavalier qui vient de tirer sur lui, ainsi que son cheval. Nous eûmes quelques instants de répit, dont je profitai pour encourager de nouveau nos gens. Mais pendant que je faisais le tour du camp, les Sioux l'avaient déjà cerné de toute part et entouré comme d'une ceinture; leurs balles se croisent sur nos têtes. Nos chasseurs, habiles tireurs, répondent avec plus de justesse, et accompagnent leurs décharges de cris de joie, qui portent le découragement dans le cœur de leurs ennemis, étonnés d'une résistance aussi inattendue. Bientôt les plus braves de ces lâches ayant reçu leur passe-port pour l'autre monde, les autres ont la prudence de ne pas les imiter, et en conséquence se tiennent à une distance respectueuse. Toutefois on les voit se réunir sur différents points, on les entend

pousser leurs cris de guerre, tout en continuant leur feu sans effet.

Ils paraissent vouloir s'organiser et s'avancer en corps jusqu'à nous ; c'est ce que nous craignons d'avantage, car n'étant pas un contre vingt, nous ne pourrions résister corps à corps. La peur l'emporte dans leurs conseils, et ils n'ôsent approcher, certains que la mort attend les premiers qui ouvriront le chemin. De fait, la brêche, qu'ils auraient pratiquée dans notre faible rempart leur aurait coûté bien cher ; nous étions tous bien décidés à leur prouver qu'un blanc estime sa vie, et qu'il ne la donne pas à si bon marché. Chacun avait son couteau à la ceinture, prêt à remplacer le fusil ; et votre ami, qui n'avait pas jugé convenable à son caractère de prendre le fusil, avait décidé qu'au moment suprême, il lèverait sa hache sur la tête du premier coquin qui ôserait mettre la main sur sa charette. Heureusement il n'en fut pas réduit à cette extrémité.

Après une fusillade d'environ six heures, un des chefs s'écria : " Hola ! guerriers ; nous ne pouvons pas tuer les Français, et ils nous écrasent ; nous ferons mieux de nous en aller. Ils pourraient se fâcher tout de bon ; et alors ils sont capables de se mettre à notre poursuite. Guerriers, allons-nous en. " Il n'en fallait pas plus pour les décourager ; et vous pouvez croire si cette harangue, entendue clairement de notre camp, fit redoubler nos cris de joie. Ils commencent aussitôt la retraite, et reprennent tristement le chemin par où ils s'étaient avancés en triomphe. Ils se croyaient si certains de raser notre camp, qu'ils menaient avec eux leurs chevaux attelés en travail, pour charroyer nos dépouilles. Mais quel revers ! au lieu de nos bagages, ils n'ont à transporter que leurs blessés et leurs morts.

Pour moi, dans un succès aussi inespéré, je ne vois qu'une protection étonnante de Dieu. Encore si nous nous en fussions tirés avec une chance ordinaire, en ne perdant que quelques-uns des nôtres. Mais non! ce bon père a voulu nous montrer d'une manière plus claire encore, avec quelle tendresse il protége ceux qui ont confiance en lui, et qui invoquent son secours par la puissante intercession de Marie. Les Sioux eux-mêmes, forcés de le reconnaître, s'écriaient dans le fort de la bataille: "Vous avez avec vous un Manitou qui vous défend." Pas un seul homme n'a été tué dans notre camp; trois seulement ont été légèrement blessés. Et cependant des milliers de balles ont traversé, dans toutes les directions, l'espace resserré que nous occupions. Grâces en soient rendues à la divine Providence! Quant à la perte des Sioux, nous ne la connaissions pas, mais nous l'estimions à une douzaine de morts.

Je vous assure qu'en les voyant partir je me sentis le cœur soulagé. Nous pûmes alors respirer à notre aise, et rôder sur le champ de bataille. Chaque chasseur allait examiner l'endroit où il avait cru voir tomber un ennemi sous ses coups, et aux caillots de sang qu'ils y trouvaient, presque tous reconnaissaient qu'ils ne s'étaient pas trompés. Un plus triste spectacle se présenta sur le lieu où avait été fusillé notre troisième prisonnier, qui n'avait pu réussir à s'échapper. Du camp l'on avait remarqué cette exécution. Ses restes étaient là tout mutilés; trois couteaux étaient demeurés plongés dans le corps, qui était percé de 67 flèches et de 3 balles. Les pieds et les mains avaient été emportés, les bras cassés, la chevelure levée, le crâne fracassé, la cervelle répandue à terre. On recueillit avec soin ces lambeaux de chair et d'ossements, et on les enterra avec les cérémonies d'usage.

Nous nous attendions que les Sioux reviendraient à la charge pendant la nuit ; mais ils se contentèrent de nous donner l'éveil, en imitant les cris de différents animaux autour du camp.

Cependant nos deux couriers expédiés vers l'autre parti avaient eu le chemin coupé par un parti Sioux, et étaient revenus, sans avoir pu remplir leur mission. Nous espérions pourtant que deux jeunes gens qui avaient pris la fuite au commencement du feu auraient plus de succès ; ce qui en effet arriva. Quelque pût être l'issue de leur voyage, il fallait néanmoins retraiter. Pour éviter une surprise durant la marche, l'on arrêta les dispositions suivantes. Quatre partis de cavaliers devaient se tenir à environ un mille de la caravane, un en arrière, un en avant, et les deux autres aux côtés. Ils devaient nous signaler l'apparition de l'ennemi, en faisant croiser deux cavaliers sur une butte. De cette manière il nous restait assez de temps pour camper. Pour plus d'expédition, on fit marcher les charettes sur quatre colonnes, en sorte qu'à la première alarme deux rangs se jetant d'un côté, et deux rangs de l'autre, il ne restait qu'à fermer les deux bouts à la largeur ordinaire du camp, et notre rempart se trouvait prêt en un instant. A peine sommes-nous en route depuis une demi-heure, que deux de nos cavaliers d'arrière se croisent et les Sioux apparaissent. Ils sont moins nombreux que la veille et surtout moins ardents. Nous mettons à profit la première leçon ; nos charettes sont placées à double rang ; nos redoutes sont élevées à environ un demi-arpent du rempart : ce qui a le bon effet de tenir l'ennemi assez loin pour qu'il ne puisse tuer nos chevaux. Comme la veille, ils cernèrent le camp, mais ils eurent le soin de se tenir presque toujours hors de portée ; *il* paraît cependant

qu'ils eurent deux personnes tuées ou blessées. Ils n'atteignirent personne de notre côté ; quelques chevaux seulement furent légèrement blessés. Cette fois le feu dura environ 5 heures. Vers la fin de ce temps, un d'eux s'avança en criant : « Arrête ! arrête ! » il demanda ensuite à entrer dans notre camp. Mais comme on ne pouvait répondre de sa vie, on ne voulut pas le lui permettre. Il nous dit ensuite qu'ils ne reviendraient plus nous attaquer, mais qu'ils allaient lever le camp et s'en retourner. A peine eut-il fini de parler que ses compagnons s'élancent à bride abattue, et passant à une petite distance, font simultanément une décharge de leurs fusils, en criant comme des désespérés. Ce fut la plus terrible de toutes leurs fusillades ; les balles frappaient les charettes comme une grêle. Je pensais bien que pour le coup elle allait nous couter cher. Il n'en fut rien ; elle n'eût pas plus d'effet que les autres. Nos chasseurs y répondirent de leur mieux, en poussant des cris de joie, mille fois répétés. L'attaque était finie.

Les coquins partaient à la bonne heure. S'ils eussent continué une demi-heure de plus, leur marche aurait été vivement accélérée. Nos chasseurs de l'autre camp, avertis par les deux jeunes gens qui avaient pris la fuite, volaient à notre secours et étaient déjà assez près pour entendre leur dernière décharge ; ils nous rejoignirent, moins de trois-quarts d'heure après le départ des assaillants. Ces pauvres gens, en nous donnant la main, versaient des larmes de joie, tant ils s'attendaient à nous trouver massacrés par les Sioux. Pour moi, j'éprouvais en ce moment une bien vive émotion.

En laissant ce dernier campement, nous adressâmes aux Sioux une lettre, que nous attachâmes au bout d'une perche. Elle était écrite en anglais, afin que l'Amé-

ricain qui était avec eux pût la leur interpréter. En voici à peu-près la traduction.

« Les Mètis aux Sioux.—Pauvre peuple: ça été « contre l'inclination de notre cœur, et même avec « beaucoup de répugnance, que nous avons été forcés « à nous battre avec vous ; c'est votre ouvrage ; c'est « vous qui nous avez mis dans cette cruelle nécessité. « Il n'est pas besoin de vous rappeler ici notre conduite « passée à votre égard, pour vous convaincre que nous « n'avons aucune mauvaise intention en venant chas- « ser dans la prairie ; vous savez bien que nous y « venons paisiblement chercher notre vie. Combien « de fois ne vous avons-nous pas sauvé la vie, lorsque « vous êtes entrés dans notre camp, étant obligés même « de nous quereller avec nos parents sauteux, pour les « empêcher de vous faire du mal ? Chaque fois que « l'occasion s'en est présentée, vous le savez, nous « avons toujours tâché de vous prouver que nous étions « pour vous de bons frères, espérant que vous auriez à « la fin l'esprit d'en faire autant pour nous. Au con- « traire, vous n'avez jamais manqué l'occasion de vous « montrer nos ennemis, massacrant nos pères, nos « mères, nos frères et autres parents, et cela non- « seulement dans les prairies, mais jusqu'autour de nos « maisons. Encore même ce printemps n'avez-vous « pas attaqué, en traîtres, une de nos familles qui se « trouvait à l'écart, et dont vous avez tué trois per- « sonnes et blessé trois autres ? Pourtant nous vous « avons toujours pardonné. Pour en venir à l'affaire « d'aujourd'hui, nous étions informés de votre cruelle « intention d'entrer dans notre camp pour le raser. « Aussi avons-nous été obligés d'en appeler à la « justice de Dieu par la voie des armes ; et évi- « demment Dieu s'est déclaré dans l'issue de cette

« affaire. Nous n'avions que 80 hommes portant les « armes dans notre camp ; vous savez combien vous « étiez nombreux de votre côté ; vous n'aviez peut-« être pas moins de 2000 guerriers. Voyez à présent « quelle a été l'issue des deux attaques. Vous n'avez « pas tué une seule personne dans notre camp ; trois « seulement ont été légèrement blessées. Des trois « prisonniers que vous avez faits à notre arrivée, deux « ont réussi à s'échapper sains et saufs ; et le troisième, « que vous avez massacré avec tant de barbarie, « est la seule personne que nous avons à regret-« ter. Pour vos morts et vos blessés, mieux que nous « vous en connaissez le nombre. A présent, pauvre « peuple, vous voyez donc clairement que vous avez « agi contre la volonté de Dieu, puisqu'il a si bien pris « notre défense. Nous l'avons remercié du fond de « notre cœur, pour la protection qu'il nous a accordée ; « et aussi longtemps que nous l'aimerons, il sera notre « défenseur ; il sera votre ennemi, tant que vous « serez aussi méchants quevous l'êtes, et que vous ne « voudrez pas suivre sa loi. Vous devez le craindre. « Quant à l'avenir, nous vous avertissons de ne « jamais entrer dans nos camps, de ne jamais rôder « autour ; nous savons trop bien que vous n'avez pas « d'autre intention que de surprendre quelques-uns des « nôtres à l'écart pour les tuer. »

Voilà, exactement et fidèlement, comment cette affaire s'est passée. Comme je crains qu'elle ne soit rapportée par quelques journaux américains, qui auraient reçu leurs informations des Sioux, j'ai cru devoir vous la raconter avec tous ces détails, pour vous mettre en main les armes nécessaires à notre défense, si l'on voulait nous attaquer.

L'on dira peut-être que les Sioux ont ourdi ce com-

plot pour empêcher les Métis d'aller détruire les bisons sur leurs terres : voici ce qui en est. Les terres comprises entre la rivière aux Chayennes et la rivière Pembina, sur lesquelles les Métis font leurs chasses, ne sont ni aux Sioux, ni aux Sauteux. De mémoire d'homme, aucune de ces nations n'y a jamais proprement résidé. La crainte en faisait un désert, qui n'était traversé que par des partis de guerre, tantôt Sioux, tantôt Sauteux. Les premiers qui ont osé séjourner sur ces terres sont les Métis ; les Sauteux n'y vont que sous la protection des Métis ; les Sioux croyaient devoir se justifier d'être venus camper en un lieu où on ne les voyait jamais, dans la crainte qu'on ne soupçonnât leurs mauvais desseins. Il y a quelques années, un de leurs chefs avait demandé aux Métis de prendre, pour bornes de leurs terres, la Rivière aux Chayennes. Ainsi, les droits qu'ont les Métis sur ces terres sont les mêmes que ceux des sauvages en général sur les terres où on les trouve : les droits fondés sur l'occupation et la possession de terres vacantes. Ils ont commencé à s'y fixer, il y a près de quarante ans ; beaucoup d'entre eux y ont reçu le jour ; ils en ont toujours joui paisiblement, jusqu'à présent ; et c'est là qu'ils trouvent leur subsistance. Assurément, ceux qui les dépouilleraient de cette propriété sans les indemniser se rendraient coupables d'une grande injustice. C'est sur ces terres que les Sioux sont venus les attaquer.

Nos deux camps après leur réunion pouvaient renfermer environ 700 hommes, dont 200 Sauteux. C'était bien de reste pour aller apprendre aux Sioux, à respecter un peu plus le droit des gens. Cependant les avis étaient partagés. Les uns voulaient de suite se mettre à leur poursuite. Je regardais ce parti comme le meilleur ;

je ne croyais pourtant pas qu'il me convînt de le leur conseiller. Un grand nombre au contraire pensaient qu'il valait mieux les laisser aller, que de s'exposer à manquer notre chasse en les poursuivant. Cet avis prévalut, et l'on se contenta d'aller passer en vue de leur camp, pour leur faire comprendre qu'on ne les craignait pas. Ils étaient déjà partis, et quelques cavaliers, qui allèrent visiter la position qu'ils avaient occupée, y trouvèrent un rempart en terre et en pierre. Cet ouvrage attestait qu'à leur tour ils avaient eu peur. Dix jours après, quelques Métis, s'étant rendus au fort des Mandanes avec monsieur Lacombe, nous rapportèrent les nouvelles suivantes. Dans les deux attaques, les Sioux ont eu 18 hommes blessés et 15 [*] morts ; nous leur avons aussi tué 9 chevaux. Après la dernière action, sous l'influence de la crainte, ils se sont hâtés de partir ; croyant que nous nous disposions à les poursuivre, ils ont levé le camp, et ont marché un jour et une nuit sans s'arrêter, pour se mettre plus tôt hors d'atteinte. Partout dans les forts du Missouri, on savait qu'ils étaient rassemblés pour opérer une razzia sur notre caravane, et on craignait qu'ils n'eussent réussi dans leur mauvais dessein. Ils se reprochaient fort d'avoir agi avec maladresse. « Mais « aussi, » ajoutaient-ils, « nous ne pensions pas qu'ils « auraient la hardiesse de nous attendre ; nous espé- « rions qu'ils prendraient la fuite, en nous voyant si « nombreux, et que nous n'aurions qu'à les assommer « et nous charger de leurs dépouilles ; voilà pourquoi « nous avions conduit nos chevaux tout attelés. » De plus, ils avaient envoyé un parti de guerre jusqu'à la

[*] On rapporte aujourd'hui qu'au lieu de 15, c'est cinquante. Les sauvages ont coutûme de cacher, autant qu'ils le peuvent, le nombre de ceux qu'ils ont perdus dans une bataille.

Rivière Pembina, pour surveiller notre marche et en tenir leur camp informé. Ils avaient toutes les chances possibles dans leurs mains. Que serions-nous devenus, si quelque bon matin ils étaient venus fondre sur nous à l'improviste ? Quoique nous ne les ayons plus revus pendant le reste du voyage, ce contre-temps nous avait tellement dérangés pour la chasse, que nous n'avons pu rapporter que demi-charge..............
....

On nous promet l'établissement d'une poste régulière, de 2 mois en 2 mois, entre Pembina et l'*Entrée* ; cette mesure aura l'effet d'élargir notre terre d'exil et de nous rapprocher du monde civilisé. J'en profiterai pour suivre plus régulièrement les affaires de mon bien-aimé pays...................................
....

Je suis bien sincèrement,

Votre ami dévoué,

LOUIS RICHER LAFLÈCHE,

Ptre. Missnre.

Le R. P. Taché, ayant été nommé coadjuteur de Mgr. J. N. Provencher, passa en France, dans l'année 1851, pour recevoir la consécration épiscopale des mains de Mgr. Mazenod, Evêque de Marseille, et fondateur de la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée. L'*Univers,* journal de Paris, donnait les détails suivants sur le sacre de Mgr. Taché, qui eut lieu, le 23 novembre, dans la cathédrale de Viviers.

« Le sacre de Mgr. Taché avait un intérêt particulier. Le prélat est un missionnaire, apôtre du Nouveau Monde ; et cette antique église de Viviers, où la Providence l'amenait de si loin pour recevoir l'onction des